

Treizaine Basque

Michèle Moisan

Number 163, Fall 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/97994ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Moisan, M. (2021). Treizaine Basque. *Les écrits*, (163), 50–53.



TREIZAINÉ BASQUE

Écoute on entend un battement sur la côte le vent grand frais
l'entrechoc des barques azur au pied des murailles

la mer dans la manche les pêcheurs débardent leur nuit sur le quai les
ruelles étroites de Lekeitio mènent à la promenade jonchée de varech
nous y marchons comme sur une plage la musique nous surprend le
cœur enivré

Par dizaines on s'attable lait de brebis et cidre sont servis parmi les
cassoulets une omelette géante des bols odorants de champignons
sauvages

Euskadi ton pays généreux goûte le jeune vin le mien est si pauvre en
ses confins glacés

nous avons choisi le nôtre un logis deux langues et quatre mains pour se
rejoindre

Ton adolescence au piano ta mère compte les heures ton frère déserte
l'appartement exigu infiltré de poussière d'usine entre deux cigarettes
ton père promet tu iras étudier dans la capitale

pendant ce temps à des milliers de kilomètres je joue dans l'eau froide et
sauvage marche des jours de forêt

Au sommet des collines les saisons se resserrent les moutons paissent
une pierre au cou les vallées s'usent jusqu'à la boue quand je grimpe le
vent respire à ma place me pousse vers un passage plus redoutable que
les vagues du golfe

l'arête tranchante de la montagne inquiète même le ciel

Seul ou malade ici personne n'est délaissé tout va son rythme dans la
ville où tu es né j'entends vivre presque comme chez moi les vieilles
dames se consolent au bras de leur *chica* ma compassion pour la mère
dont l'enfant s'égare dans un long chagrin

je prends mon café sur une terrasse remplie de clameurs

Au marché les viandes pendent aux poutres chairs étouffées dans le
plastique les muscles tordus nous refusons l'odeur des corps grillés ce
qui saigne a un prix des entrailles et un cœur sacrifiés

à peine reste-il assez de forces pour nous soustraire à la foule

La rue des couvents l'air glacial sous les clochers ébranlés les visages
pétrifiés des religieuses le fer et le bois se croisent aux portes lourdes
comme tes années d'école tu donnais à tes crayons les noms de dieux
basques

ce qui marque ne meurt jamais

Une promenade en solo le sentier lové entre les grands pins le lieu clos
de la forêt humide le vert le plus chatoyant de l'Espagne puis de
village en village le passage vers la mer

je voyage aussi en nous traverse nos territoire soudés les chemins ont
vent de mes élans sans frontière

Comment entendre mon cœur battre quand la fête patronale s'ouvre dans
les bruits excités de la rue d'une seule âme on danse basque on chante
un drapeau autour des épaules partout on boit aux fontaines des feux
jaillissent la ville en liesse déborde de processions de costumes et de
manèges les foules se fatiguent à midi

je n'ai plus de langue pour la ferveur des nuits

1938 commencer par la pierre un drame à se sortir de la peau les
murs de Santa Maria troués de balles quelques avions peut-être la
terreur indicible puis le décompte des hommes tombés

Durango une attaque franquiste neuf heures du matin minuit et
demie en enfer

la rivière n'est jamais retournée dans son lit

Notre quartier s'appelle Dimanche au jeu de pelote on cogne fort sur les
murs fissurés la marque est à point pour que les cris se déchaînent car il
reste peu de victoires aux héritiers du sang coulé sur la place

les gargouilles sont témoins les siècles ont tout balayé sauf un petit jeu
d'eau et d'enfant

La fin automne ouvre les parapluies dans le désordre aucun brin d'herbe
n'est à l'abri du déluge nous circulons sous des nuages inépuisables

à gué je franchis l'envie de brûler le pont du retour quitter le pays qui t'a
porté longtemps te déchire

nous disons parfois *agur* parfois *adios* sans savoir

Trente horloges veillent la maison inhabitée chacune à son heure
retrouve un temps peuplé d'ancêtres d'artisans et de guerriers mécaniques
au salon les broderies étalées cryptent l'histoire parmi les trésors de
famille quelques notes de piano un air inachevé

-

Native de Québec, Michèle Moisan est formée en sciences naturelles
et environnementales. En parallèle, la poésie fait depuis longtemps partie de
son univers. Elle a publié dans quelques revues dont *Exit*. Elle est la lauréate
du prix Piché de poésie 2021.
